

ÉTONNANT *iss!mes*

# Le Comédien malgré lui

Michel Quint

SEUR DE THÉÂTRE  
ours particuliers  
8 98 13 11

JARDINIER

propose ses de consul  
06 05 80 00

Extrait de la publication

Flammarion

ÉTONNANT *iss!mes*

# Le Comédien malgré lui

Michel Quint

À vingt ans, malgré des études de médecine prometteuses, Ingrid se mure mystérieusement dans le silence... au grand dam de sa mère qui décide d'embaucher un comédien professionnel pour lui faire recouvrer la parole. À la suite d'un quiproquo, Baptiste Février, jardinier paysagiste, est chargé par la riche châtelaine de faire advenir le miracle qui sauvera sa fille. Mais passer des légumes à l'art dramatique se révèle périlleux, surtout quand de sombres histoires de famille surgissent.

**Quiproquos, intrigues amoureuses et travestissement...**

Michel Quint revisite avec talent tous les ingrédients du *Médecin malgré lui* de Molière, dans un récit à la fois **drôle** et **sensible**.



Flammarion

Extrait de la publication

**COLLÈGE**

ÉTONNANT *iss!mes*

MICHEL QUINT

# Le Comédien malgré lui

*Illustrations par* VIRGINIE BERTHEMET

Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, 2012.  
« Étonnantissimes », une série  
de la collection « Étonnants Classiques »  
ISBN : 978-2-0812-5000-0

Michel Quint est né en 1949 dans le Pas-de-Calais, région qu'il n'a depuis jamais quittée. Un bac de philosophie et une maîtrise d'études théâtrales en poche, il entame une carrière de professeur de lettres tout en se tournant vers l'écriture : il rédige d'abord des pièces de théâtre, des feuilletons radiophoniques pour France-Culture (activité qui lui vaut le prix des nouveaux talents radio de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques en 1986), puis se consacre au roman noir. En 1989, il obtient le grand prix de littérature policière pour *Billard à l'étage*. En 2000, son roman *Effroyables Jardins* remporte le prix de la Société des gens de lettres. Traduit en vingt-cinq langues, il a été adapté au théâtre plusieurs fois, et au cinéma par Jean Becker en 2003. Michel Quint a aussi signé des romans pour la jeunesse (*Cadavres au petit matin*, 1989 ; *Sur les trois heures après dîner*, 2004).



# Le Comédien malgré lui

*Pour les élèves comédiens,  
anciens et à venir, de l'ESPAD*



# 1

Non, je ne suis pas un comédien. Ni quoi que ce soit. Ni personne. Avant dimanche dernier, avant qu'elle me quitte, je passais pour le mari de ma compagne. Or je ne l'étais même pas : nous portions par hasard le même nom. « Février. » Elle, « Claude Février », moi, « Baptiste Février », avec « Claude » en second prénom ! Quand nous nous sommes rencontrés, toujours le hasard, nous avons cru à un signe du destin, qu'on était faits l'un pour l'autre, et j'ai quitté mon travail d'ouvrier agricole dans une ferme du Pas-de-Calais profond pour venir vivre avec elle à Lille. Pas la peine de se marier : on s'appelait déjà pareil ! Et, à vingt ans, les cérémonies on les voit toutes comme des enterrements ! On a tenu trente-deux mois, presque jour pour jour. Je trouve que c'est un record. Je ne me plains pas de la brièveté de ce paradis, il faut juste que je vive encore heureux une soixantaine d'années sur cette réserve de bonheur. Parce que, soyons honnête, je ne retrouverai jamais une femme pareille. Notre couple ne pouvait pas durer : je n'étais pas à son niveau. Jamais elle ne l'a avoué, mais

avec mes trente-six boulots de misère – distribuer des prospectus dans les boîtes aux lettres, faire traverser les petits devant les maternelles, informer les voyageurs sur les quais les jours de grève à la SNCF – et mes galères, je ne faisais pas le poids face à ses études à l'École professionnelle de comédiens. En outre, mon physique à larges épaules et visage mal raboté n'a jamais rien arrangé. Je n'étais pas de son monde. Bientôt je n'aurai plus de monde à moi, même plus d'adresse, puisque, seul, je ne pourrai plus payer le loyer de notre petit appartement.

Sitôt son diplôme de comédienne obtenu, Claude a été convoquée pour un casting à Strasbourg. À son retour, elle rayonnait : une sitcom, un feuilleton de cinq épisodes par semaine, à enregistrer en Alsace. Au moins deux saisons prévues, d'autres si l'audience était bonne, et elle avait le deuxième rôle : Annabelle, une cruelle qui séduit sans aimer. J'ai dit qu'elle serait très bien en Annabelle et refusé de déménager à Strasbourg avec elle. Même si je m'étais laissé vivre, si je l'avais regardée grandir ces trois dernières années, j'avais mon projet moi aussi. Monter une société de conseil en jardinage, ici, avec des associations qui me feraient confiance, et peut-être même une banque ! Donc j'ai dit que je restais à Lille. Elle a un peu pleuré, parlé de sa carrière, de nos destins différents, m'a reproché de ne pas l'aimer, et on a rempli des cartons avec les affaires qu'elle emportait dans sa voiture. Presque toutes nos



Extrait de la publication

possessions. Jusqu'à ce qu'elle dépose un bisou sur ma joue, démarre et tourne le coin de notre rue, j'ai trouvé un certain plaisir à être abandonné, à vivre une séparation douloureuse. Je me sentais comme le héros d'un film triste et émouvant. Après, j'ai eu mal comme jamais, j'avais du chagrin plein les poches, plein l'air que je respirais, je mangeais du chagrin en boîtes, en barquettes, je buvais des larmes au goulot, c'étaient des sanglots qui coulaient de la douche, il en pleuvait sur toute la ville et les trottoirs en étaient tout luisants : le monde entier partageait ma douleur ! Pendant au moins une semaine, j'ai été inconsolable. Jusqu'à ce matin.

Ce matin le téléphone fixe a sonné. Une voix de dame assez sombre, comme un orage proche, a demandé :

« Claude Février ? »

Machinalement j'ai répondu « Oui ». Par habitude de répondre à la place de Claude qui était rarement disponible. La voix a continué :

« J'ai lu votre offre dans un journal de petites annonces. Il est possible que vous soyez l'homme providentiel... Je souhaiterais vous rencontrer au plus tôt... »

J'ai indiqué que je me prénommais en fait « Baptiste », que mon entreprise n'était pas encore bien en place... Je ne lui ai pas dit que, oui, j'avais passé une annonce pour offrir mes services de jardinier mais que,

en réalité, je n'avais pas encore le cœur à me mettre au travail... Plutôt besoin de me morfondre encore un peu dans les larmes. En trois phrases, elle a balayé mes objections, je m'appelais Février, oui, Claude, oui, en second prénom, mais elle ne me laissait pas le temps de le dire, c'était bien moi qui répondais au téléphone, oui, ça, je ne pouvais pas dire le contraire, donc c'était parfait, j'étais libre, oui, encore parfait, prêt à travailler pour elle, oui, parfait... Tout était oui et parfait, elle m'a indiqué une heure, un endroit, et je me suis retrouvé hier après-midi à la terrasse d'un café, dans la belle chaleur de l'été commençant, face à la voix grave et à la dame qui va avec.

Une bien jolie dame, dans les quarante ans élégants. Blonde, coiffée court, pas usée du tout, l'œil couleur des fleurs bleues du lin, comme son tailleur chic dont elle avait déboutonné la veste sur un corsage en soie ivoire. Des manières à commander pour tout, qu'on ne lui réplique pas, un beau visage mince et minéral et un parfum plein d'épices. Régine Destremaux. J'étais intimidé et fallait aussi que je fasse attention à ne pas trop montrer que j'étais séduit à presque oublier mon chagrin, même si je voyais bien nos différences d'âge et de niveau de vie, avec la dame. Parce que les Destremaux sont une famille connue dans le Nord : la chimie, la pharmacie... Pas le temps de lui faire quelques compliments, de me montrer courtois, par politesse, et par plaisir aussi, elle a demandé deux expressos au garçon

du Moulin d'or, le café de notre rendez-vous, au centre de Lille, et, avec sa belle voix nocturne, a proposé que je commence le lendemain à travailler pour elle. Elle a annoncé mon salaire des trois premiers mois de contrat, est-ce que cela me convenait ? Même dix fois moindre, il m'aurait convenu. Je pourrais payer toutes mes factures, mon loyer ! Évidemment, je ne l'ai pas dit, j'ai juste fait oui avec les paupières, dignement, content qu'on reconnaisse mes talents. J'allais lui faire pousser des salades géantes, des petits pois tout petits, des melons sans pépins... même si j'étais étonné qu'une dame aussi élégante se préoccupe d'un potager et de légumes...

J'ai vite été détrompé ! La dame a mis un sucre dans sa tasse, m'a regardé droit dans les yeux : donc, j'étais engagé comme professeur d'art dramatique. Ah mais là, ça n'allait plus du tout ! J'ai bafouillé :

« Je ne suis pas comédien... »

— Alors pourquoi écrire dans le journal que vous l'êtes ? »

Moi, j'avais supposé qu'elle avait lu la petite annonce que j'avais passée pour être « consultant en légumes ». Et puis elle m'a tendu le journal et j'ai compris : j'avais chargé Claude de déposer mon texte, elle avait utilisé l'argent pour son propre compte, et proposé ses services de « professeur d'art dramatique ». Donc elle me trahissait déjà avant de me quitter ! J'allais lui rendre la pareille : son métier de menteuse, de jouer la comédie,

j'allais le profaner, l'exercer par-dessus la jambe, distraitement, et prouver que n'importe qui peut faire semblant d'être quelqu'un d'autre. Sur un coup de tête j'ai décidé de me venger de Claude en prenant sa place. Voilà !

« Je suis metteur en scène ! Débutant, je dois l'avouer, mais c'est ma vocation ! »

Régine (en moi-même, je l'appelais déjà par son prénom pour être plus intime avec elle, me préparer à lui expliquer les rôles que, bientôt, elle voudrait interpréter), Régine a ouvert grand les yeux, fait « Ah, très bien ! » en posant sur ma main gauche sa main droite, fraîche et légère, et m'a regardé différemment. J'ai vu que mon vieux jean, mon blouson de cuir fauve, mes cheveux en broussaille et mes traits de rugbyman d'après-match, elle y trouvait du charme : j'étais vraiment un artiste. Quelqu'un. Elle pouvait me sourire, se pencher vers moi, avoir un petit roulement de gorge à me donner la chair de poule, pour chuchoter qu'on allait s'entendre à merveille. Bien sûr, je résiderais au château afin de ne pas perdre de temps... Je serais logé et nourri... Allez savoir pourquoi, même en mangeant à ma faim, tout à coup, à cette idée d'habiter dans un château, avec Régine, de passer mes journées à lui faire croire à mon talent d'acteur, à lui apprendre des choses que je ne connais pas, moi qui n'ai aucune culture hors celle des potagers, qui ne lis presque jamais ou alors *L'Équipe*, tout à coup, à cette idée, j'ai éprouvé une peur

panique, j'ai eu envie de prendre mes jambes à mon cou et de m'enfuir ! Comme je me levais déjà à demi, elle a dit :

« Vous allez plaire à Ingrid. Ma fille... »

Je suis retombé sur ma chaise.

« Votre fille ? »

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire et puis je suis resté la bouche un peu ouverte, avec l'air bête d'un timide qu'on vient d'embrasser par surprise.

« Oui, Ingrid, ma fille. Elle est devenue muette voilà peu... Un traumatisme, un choc nerveux à retardement... J'entends que vous la guérissiez. Un célèbre psychiatre, que nous avons consulté mais avec qui ma fille a refusé de commencer la cure, a écrit que le théâtre pouvait accomplir ce miracle : je vous engage afin que vous le fassiez advenir. Parce que, voyez-vous, d'après ce médecin, ce n'est plus Ingrid qui parlera mais le personnage qu'elle jouera ! Et une fois retrouvé le chemin des mots, elle sera à nouveau normale. Huit heures par jour vous travaillerez des pièces avec elle. Jusqu'à ce qu'elle recouvre la parole ! Avec Hermione, Agnès ou Andromaque... »

— Je pensais travailler avec vous... »

Elle a regardé ma mine désappointée, un air de reproche aux lèvres, presque tendre et agréablement choquée, comme face à une plaisanterie un peu osée :

« Je préfère que vous fréquentiez des héroïnes de tragédie ! Et puis, monsieur Février, suis-je muette ? Non.

Donc je n'ai pas besoin, moi, de vos services ! Et maintenant que je vous ai vu, que j'ai éprouvé votre humour, je vous fais confiance, je sens que vous réussirez... »

Elle s'est un peu penchée vers moi et son parfum poivré m'est monté au nez, presque à me faire éternuer :

« Puis-je vous appeler Claude ?

— Je préférerais Baptiste... »

Elle a hoché la tête, admirative, a remis sa main sur la mienne :

« Un nom de scène, déjà ! Vous ne perdez pas de temps et vous êtes l'homme de la situation, Ingrid le verra comme je le vois ! Merci d'avoir accepté de la sauver ! Je sais que vous l'auriez fait aussi pour moi ! »

Là je me suis dit qu'elle était vraiment bien élevée et aimait vraiment sa fille pour me laisser penser qu'elle-même aurait pu avoir plaisir à jouer sous ma direction et me convaincre de dire oui. Mais faire du théâtre avec Ingrid ou Régine ne changeait rien à mon incompetence : pendant trois ans de vie avec Claude, je m'étais bien gardé de m'intéresser de trop près à ses études, à son art : j'étais jaloux des gens qu'elle fréquentait, de son plaisir sur scène. Alors j'allais devoir ruser si je voulais donner le change et ne pas être renvoyé très vite sans salaire comme usurpateur ! Comment allais-je m'y prendre pour guérir Ingrid, pour faire dire des répliques à une muette ?

Je ne me suis pas posé la question longtemps : Régine me présentait une carte de visite avec l'adresse du château dans une banlieue de Lille très fortunée et par conséquent dépourvue de transports en commun :

« Demain 10 heures, ici même. Ma voiture passera vous prendre, Baptiste... »

Le temps que je lise la carte, que j'écoute sa voix bleue marine faire sonner mon prénom, que je ferme les yeux sur son parfum, elle avait laissé un gros billet de vingt euros sur la table et avait disparu. Moi j'ai d'abord cru avoir rêvé et puis j'ai vu la carte, l'argent et j'ai senti que j'étais un petit peu beaucoup amoureux de Régine. Donc la dame et notre rencontre étaient bien réelles, ainsi que la trouille verte que j'avais de la revoir le lendemain en compagnie d'Ingrid la muette !

Le soir, j'ai fait mes bagages. Un sac de voyage élimé, à bandoulière, drôlement lourd quand on le remplit. Je l'ai bourré à le faire craquer, pour cacher le vide de ma vie : j'ai mis dedans presque tout ce que je possède. Mes tee-shirts, mes deux chemises, mon jean de rechange, une trousse de toilette et un drap de bain... J'ai surtout entassé au milieu de mes chaussettes et caleçons tous les livres abandonnés par Claude, des petits classiques tout cornés, aux pages couvertes d'annotations illisibles, et quelques bouquins de théorie bien fatigués aussi. Un Brecht, Bertolt de son prénom, sûrement un Belge ou pas loin, Néerlandais peut-être, un

Stanislavski ensuite, Constantin. Polonais ? Russe ? Et un Diderot. Denis. Français, je parie. Sûrement un professeur important parce que son titre fait très universitaire : *Paradoxe sur le comédien*. Le voilà bien mon paradoxe : être engagé comme comédien alors que je ne le suis pas ! Consultant en légumes, je ne serai jamais rien d'autre ! Et lire tous ces livres me pesait déjà. En tout cas presque autant que mon sac : je pouvais à peine le porter. Et une muette ! Comment faire parler une muette, moi qui parle peu ? J'ai sorti la carte de Régine, et j'ai commencé à composer le numéro de son portable : j'annulais tout ! Trop peur ! Pendant les bip-bip, parce que j'ai faim sans arrêt, j'ai ouvert le frigo : vide ! Alors j'ai pensé à mon salaire, à mon appétit d'ogre, au pain, au saucisson, aux steaks, aux légumes frais que j'allais déguster une fois mon loyer payé, j'ai aussi pensé que Régine était bien jolie à regarder, que je la verrais chaque jour, et j'ai raccroché.

## 2

Le lendemain, alors que le soleil de la matinée promet une journée d'été à fondre de chaleur, je suis devant le Moulin d'or et j'attends Régine, mon gros vilain sac à mes pieds, face au défilé des autos qui traversent le centre-ville. Comme je ne connais pas la voiture de Régine, je suis sans cesse en train de plier les genoux, de me baisser pour tenter de reconnaître ma conductrice. Certaines voitures sont en mauvais état, bon marché, rouillées, je devrais me douter qu'elles ne correspondent pas à une dame vivant dans un château. D'autres pourraient lui convenir mais, au volant, ce sont des hommes d'affaires... Jusqu'à ce qu'une grosse berline vert foncé ralentisse au coin de l'opéra et stoppe sans se soucier de bloquer la circulation. Un homme en descend, cinquante ans, mince, crâne rasé, en costume gris, aucune expression sur le visage :

« Monsieur Février ? Bonjour monsieur... Victor Léger, intendant du Château du Lierre... propriété de Mme Destremaux... Si vous voulez bien me confier votre bagage... »



Mise en page par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHRN000289.N001  
Dépôt légal : avril 2012